

Les coulées du temps, une fissure dans la ville

Michaël La Chance

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2016). Les coulées du temps, une fissure dans la ville. *Moebius*, (151), 119–132.

MICHAËL LA CHANCE

Les coulées du temps, une fissure dans la ville

Revenu à Montréal après quelques années, j'ai découvert un phénomène étrange : chaque rue s'était arrêtée à une époque différente. Pour chaque trottoir sur lequel je m'engage, je retourne dans le passé désormais rattaché à cette rue. Autre découverte, reliée à la précédente : chaque fois que je croise une personne que je reconnais, je ne parviens pas à me faire à l'idée que cette rencontre serait fortuite. Cette personne m'apparaît de la plus haute importance, je retrouve à l'instant les obsessions et les rêves, les aspirations et les blocages qui me caractérisaient lorsque je l'avais rencontrée. Je replonge dans l'époque lointaine où – en premier lieu – j'avais fait sa connaissance.

Pourquoi, parmi toutes les personnes qu'il m'a été donné de rencontrer dans cette ville, a-t-il fallu que je croise celle-ci sur mon chemin ? Je reste convaincu que dans nos liens et rencontres de tout genre, il n'y a pas d'accident. Je me raisonne ainsi : j'ai longtemps vécu ici, ce qui augmente les possibilités de rencontrer des personnes connues, et cela dans le quartier où elles ont leurs habitudes. Avec un tel raisonnement, je compare la ville à une gigantesque loterie, où les individus seraient des boules numérotées, qui ont toutes la même forme quoique des coloris différents, qui sont brassées en permanence, quand elles ne courent pas les unes après les autres dans des tubes en plexiglas. Elles s'alignent momentanément les unes à côté des autres, le temps d'un tirage, avant de repartir aussitôt dans un labyrinthe de tubes transparents, dans les couloirs du temps.

Je le vérifie lorsque je remets les pieds à Montréal, j'appartiens à cette loterie sans laquelle tout ce qui arrivera demain et après demain existerait déjà. Tout est lié et enchaîné, le hasard est la fine peau infinitésimale par laquelle les événements glissent les uns par-dessus les autres avec un simulacre de liberté. Chacune de mes visites provoque ce glissement du hasard comme si, sitôt la porte franchie, je m'abandonnais au jeu des rencontres dans l'espace de la ville : l'avenir venait à ma rencontre pour me parler.

Les rencontres ne sont pas toujours heureuses et les reflux d'émotions qu'elles occasionnent constituent parfois un rappel de crises existentielles que je souhaiterais oublier. Je m'interroge tardivement sur ce que cela dit de moi d'avoir eu, à certaines époques de ma vie, de telles fréquentations. Il y a certaines personnes auprès desquelles, je dois l'admettre, j'étais vraiment perdu. D'autres, je le vois mieux aujourd'hui, m'ont aidé à me rapprocher de mon projet de vie. Une pudeur me retient, sur le bord du trottoir, pour exprimer cette gratitude, une petite phrase qui dirait tout simplement « ta considération, ton respect... m'ont fait du bien à un moment de ma vie ». Mais je ne dis pas cette phrase, comme si j'étais encore trop idiot pour comprendre ce que ces personnes m'avaient apporté, à commencer par la confiance qu'elles m'avaient accordée, elles avaient vu autre chose qu'un être confus et brisé.

J'ai quitté Montréal deux ans après la crise du verglas. Les premiers temps, je revenais régulièrement, puis mes visites se sont faites plus rares. Lors d'une visite récente, après avoir flâné quelque temps sur le boulevard Saint-Laurent, je remontais l'avenue des Pins vers l'est, par une belle journée ensoleillée. J'ai en moi un compas irrépessible qui, dans toutes les villes du monde, m'indique la direction à prendre pour trouver des livres d'occasion. Je marchais vers la rue Saint-Denis, la tête découverte et le manteau déboutonné, comme si une nouvelle saison m'attendait : la clientèle de la rue Saint-Denis avait déjà envahi les terrasses en ces premières journées de printemps. En mes contrées nordiques, j'étais encore en hiver, le brise-glace

n'avait pas encore ouvert son chenal dans le grand fjord du Saguenay.

C'est alors que je reconnais José A. qui, d'un pas vif, se dirige vers moi. Je l'interpelle parce qu'il ne m'a pas vu et lui dis tout le plaisir que me procure cette rencontre au hasard de mes premiers pas dans la ville. Il était déjà excessif de qualifier le simple fait de se croiser sur un trottoir de «rencontre». Assurément, dans les minutes qui avaient précédé, José avait déjà croisé des dizaines de personnes de ses connaissances, lesquelles n'en avaient pas autrement fait cas. Avec mes démonstrations de sympathie un peu trop appuyées et mon manteau trop lourd qui me faisait transpirer, j'ai dû lui paraître saisi d'une forme d'ivresse.

Quel serait le nom de cette ivresse? Ce serait une forme d'humanité désordonnée. Une forme d'illumination pour laquelle il n'y a pas d'existence ordinaire. Certains l'appelleraient amitié, sans préciser s'il s'agit d'un trait culturel ou plutôt d'un trait de personnalité, lorsque j'éprouve une curiosité inépuisable pour ce que les autres sont. Je concède que je suis naïf sur ce point, j'ai le désir de fréquenter des gens pour la raison toute simple que nous avons des fragments de passé en commun, et ceci d'autant que nous ne nous sommes pas revus de longue date. Par désir de faire revivre une époque révolue? Pour découvrir finalement que les choses ont changé, que nous ne pouvons qu'échanger quelques banalités et reprendre le cours de notre journée.

Je dégage deux postulats de cette géométrie de l'amitié : la valeur que je donne à mes amis repose en grande partie sur le fait qu'ils ont été témoins d'une partie de ma vie, et inversement, que j'ai été un observateur du déroulement de la leur, d'une partie de celle-ci. S'il nous était donné de voir l'intégralité de leur existence, nous n'aurions que de l'amour et de la compassion pour ces personnes, aussi sûr qu'on élève un angle droit sur l'hypoténuse. Être témoin de la vie de quelqu'un, c'est le plus somptueux des privilèges. C'est une équation : pour chacun de mes souvenirs, il y a un souvenir concomitant chez les

personnes de mon entourage, lesquels souvenirs font partie de la mémoire globale de ce que nous avons vécu. Parce que les événements font partie de la composition de mon être autant qu'ils continuent à vivre en chacun de mes témoins. Je dis «vivre» au sens fort, ce n'est pas seulement que les souvenirs sont vifs, j'essaie de dire que les événements se perpétuent de façon organique, l'amitié est l'un de ces événements des plus vivants.

Autre constat, que l'on fera tous un jour ou l'autre, il y a un âge où l'on ne se fait plus d'amis. Les années passent, l'engouement que l'on ressent pour des personnes nouvellement rencontrées se fait plus rare ; les amis d'antan disparaissent par éloignement géographique, décès et, finalement, rupture de mentalité. À la nostalgie de notre jeunesse s'ajoute le regret pour ce temps merveilleux où les amitiés se déclaraient, pour ce pacte affectif où nos sentiments trouvent un écho spontané dans les sentiments d'autrui. Nos amis participent à notre survie, même quand la grande faucheuse les a emportés.

Lors de retrouvailles avec d'anciennes connaissances, j'utilise volontiers la formule *Long time no see* que certains disent issue du pidgin amérindien. L'absence de virgule entre *long time* et *no see*, propose un étrange raccourci : comme s'il fallait rattraper le temps perdu, précipiter la parole. *Long time no see* est le mot de passe qui m'introduit dans les couches profondes, les couloirs d'air et les raccourcis instantanés de la temporalité urbaine. Je n'avais pas vingt ans lorsque je l'ai entendu la première fois d'un itinérant accoudé au Montreal Pool Room sur Saint-Laurent, le temps d'un hot dog vapeur ; il m'avait accueilli au petit matin avec cette formule, malgré notre différence d'âge, comme si je surgissais d'une époque reculée, pour le rejoindre en celle-ci.

Ainsi, lors de mes brefs retours dans la métropole, je me promène dans les rues avec appréhension, je descends dans les couloirs du temps en redoutant des rencontres pour le moins anachroniques, tels les Hare Krishna tambourinant sur Parc coin des Pins, Denis V. comme un

balancier devant la Taverne Cherrier, Françoise B. égarée sur Saint-André... tous se pressent vers moi à contre-courant, ils sont nombreux qui me croisent sans me voir, tous absorbés qu'ils sont dans l'agitation de leur temps. Je les recroise avec une telle régularité que je pourrais changer le nom des rues, en réécrire les plaques : avenue Denis V., rue Françoise B., etc. Au square Saint-Louis je ne saurais les énumérer tous, il y a Gaston M. et Pauline J., il y a aussi ceux dont les noms restent inconnus, qui ne hantent pas moins ces lieux. Puis je descends Laval vers Sherbrooke, parvenu sur Sanguinet je te vois passer, j'entrevois ton visage, je te prends en filature tant que je peux douter que ce serait toi, je presse le pas comme si nous avions rendez-vous. Puis j'abandonne ma poursuite, tu n'es pas mon passé et tu ne viens pas à ma rencontre.

Vos noms résonnent en moi lorsque j'arpente les rues de Montréal, tant vous êtes nombreuses, et nombreux qui m'avez offert des moments uniques. Je me souviens difficilement de votre nom de vivant, tant que votre visage me reste familier ; par contre le nom des disparus résonne sourdement en moi, tandis que leur visage s'estompe. La tristesse est là, profonde et discrète, si forte qu'elle provoque l'occasion de la ressentir. Comme l'embu des vieux tableaux, qui remonte à travers les couches de peinture et les fera parfois s'écailler. C'est le trottoir qui pèle, les façades qui partent en copeaux. Je suis tout à la joie de te retrouver, lorsque je te vois passer à l'instant. Fantôme sans visage, je sais que j'ai rendez-vous avec une tristesse qui attend, une musique qui me reste de toi, j'apprends à l'aimer parce qu'elle est vraie.

Certains moments m'ont tant bouleversé que je ne sais toujours pas ce que je dois penser, ce qu'il m'est permis de ressentir. J'éprouve le besoin de retrouver ces moments, ils restent comme des failles ouvertes, des fissures profondes dans l'espace de la ville. Ainsi je reviens régulièrement au belvédère de la montagne, où j'étais monté un soir d'hiver en 1998 pour admirer les grandes arborescences de cristal, le verglas ayant transformé les branches en dentelles de verre. L'enchantement fut de courte durée lorsque j'ai compris

que les craquements incessants qui s'élevaient de la forêt étaient les cris d'agonie des arbres qui se fendaient sous le poids des glaces, déchirés dans leurs fibres profondes. Ces colosses fracturés se renvoyaient dans la nuit des échos mortels, ils laissaient choir leurs membres convulsés sur le tapis de neige blanche.

Long time no see, cela semble la durée d'exposition d'une épreuve photographique dans le bain du révélateur. *Trop longtemps – on ne voit plus rien*, la durée t'avait effacé et là je te vois de nouveau! Autant le dire, je te croyais mort! Les rues de Montréal sont des négatifs desquels je tire l'image des personnes que j'ai perdues de vue. Je me fabrique des fantômes dans la temporalité d'un lieu de passage. N'est-il pas seyant que l'on appelle *planche de contact* le tirage de bandes de négatifs côte à côte? Je revois mes amis comme si j'en tirais de nouvelles épreuves à chaque occasion. Ils marchent dans la ruelle, je reconnais les palissades, les poteaux électriques avec l'arrondi des fils dans le ciel, la route grise à la recherche d'un ciel bleu. Pour ma part j'ai développé une dépendance au passé, je suis un addict de la vie vécue et aussi de l'amitié perdue, tant je souffre de ces absences, j'en ai des tremblements. J'ai pour urgence de demain de retrouver les filons du passé qui nous relie par des faisceaux invisibles.

Je dois à l'éloignement, qui s'est accentué au cours des années, ma capacité de reconnaître les couloirs du temps dans lesquels je me laisse glisser. Ces couloirs sont hantés, ils bruissent d'époques disparues, ils ouvrent sur de nouveaux vertiges de la mémoire. Mes traversées de la ville se croisent dans les hauteurs de son passé, j'en suis venu à apprendre deux choses: la première c'est que nous sommes déjà, chacun à sa façon, aujourd'hui même, prisonniers d'un couloir du temps: mon regard sur les choses qui m'entourent, et sur l'ordre précaire de mon époque, n'est qu'une extension de celles-ci. La deuxième chose que j'ai pu apprendre est étonnante il est vrai: alors que j'explorais les avenues spectrales où vont et viennent les fantômes de mes vies antérieures, il m'a été donné d'apercevoir le vaste enchevêtrement des coulées du temps

sous la ville. Cela ressemble à un orgue de cristal qui s'éténue dans la fréquentation des souffles. Je ne saurais dire quelle serait la loi de ce trafic particulier, quelles sont les conditions de sa fluidité.

Un jour, alors que j'attendais dans une file d'attente, dans une banque sur Mont-Royal, je regardais distraitement autour de moi le bâtiment de pierre, ses fenêtres hautes et sa colonnade grise, et c'est alors qu'à mon insu je me suis imprégné d'une myriade de choses, de tout ce qui m'entourait et des personnes aussi. J'absorbais le moindre détail avec un génie de la situation qui me permettrait, si l'envie m'en prenait, de tout reconstituer, d'y retourner à l'instant. Quand je reviendrais à ce moment, soyez-en sûr, je ne me contenterais pas d'attendre en ligne ! Ce moment sera une fin en soi, un pur moment de présence au monde. Comment ai-je pu négliger de reconnaître ces moments, tandis que le monde m'ensevelissait dans sa présence ?

Je veux retrouver ces moments où l'esprit n'a plus d'entrave, où la pensée se déploie comme si elle était l'aube du monde. En de tels moments, semble-t-il, je pourrais arrêter le temps, il s'en faudrait de peu. Ou plutôt je n'ai rien arrêté, mais cela continue autrement, dans un temps différent, multifolié et suspendu, où tous les âges de la vie sont superposés. Je me croyais motivé par la nostalgie de mes désirs d'antan, mais je m'aperçois que, fondamentalement, je suis appelé par un ruissellement du monde dans ce moment de vie qui répond le plus totalement à ma soif d'existence. Cette soif animale révèle l'océan de tout ce qui jaillit simultanément. Rien n'est déjà là, tout arrive à l'instant. Ma mémoire n'est qu'un vestibule pour accéder à cette Mémoire plus vaste où le futur existe déjà.

La recherche des visages du passé fait basculer ma perspective, je nomme la ville en moi, ou plutôt je tente de lui donner un autre nom : le mont procès [*mount trial*], la montagne de l'être [mont réel] ou même un panoramique [montrer-*all*] qui serait inversé : lorsque la lisière des toits fait un tour complet pour encercler le ciel,

lequel devient une petite planète d'air. C'est ainsi que les façades de brique, les arbres sur les talus, les escaliers extérieurs en fer forgé... toutes ces choses se juxtaposent le long d'un trottoir édenté et tout à la fois s'arc-boutent les unes contre les autres dans un contre-jour qui laisse entrer l'obscurité de l'espace profond dans sa périphérie. Sous mes pieds, le ciel lumineux a pris l'arrondi d'une petite planète, n'est plus qu'un trou éblouissant où je lâche prise. Je m'abandonne dans ma ville devenue un ciel intérieur.

Une simple flânerie sur l'avenue du Parc peut se révéler aussi dangereuse qu'une promenade sur les toits, où il est facile de perdre pied. Dans la soirée du lundi 5 janvier 1998, son coupe-papier à la main, madame V. entreprend d'ouvrir le courrier qui s'était accumulé pendant qu'elle était en vacances dans le Sud. Elle place le lot habituel de factures de côté, et s'attarde sur ses cartes de bons vœux. L'une d'entre elles fait entendre une petite chanson sitôt qu'on en écarte les deux volets. C'est la première fois que madame V. reçoit une carte musicale, elle entreprend d'en étudier le mécanisme. Quand la carte est fermée, une petite languette de plastique ou de papier vient ouvrir le circuit et l'électricité ne passe pas. La carte ouverte, la languette se déplace fermant le circuit et activant un beeper relié à une petite pile, programmée pour jouer sa ritournelle. Elle ouvre et referme la carte pour observer l'action de ce trait d'union entre les deux volets. Par curiosité, ou par simple oisiveté, de la pointe du coupe-papier, elle entreprend de soulever la languette du mécanisme dans l'angle au bas de la carte, et elle a perdu pied.

La rupture de la petite languette au bas de la carte ouverte aura pour effet d'interrompre la petite musique et plongera madame V. dans un silence orgasmique, car à ce moment précisément les lumières de son appartement se sont éteintes, étrange coïncidence dans la précision du geste et l'extinction simultanée. Le hasard l'aurait voulu ainsi; ou plutôt, elle aurait coupé le fil du hasard! Madame V. va à la fenêtre pour découvrir que toutes les lumières de l'Est de la ville se sont éteintes simultanément, c'est le début d'une panne d'électricité qui affectera des

millions de personnes. Elle ne sait pas que c'est la crise du verglas, la conséquence cataclysmique de la chute des pylônes d'Hydro-Québec et non de la rupture d'un sceau lilliputien, un quelconque châtement qu'elle se serait mérité d'avoir poursuivi une innocente recherche d'origine. Elle a voulu savoir d'où viennent les choses les plus simples et aussi les plus futiles, elle a coupé un fil dans la trame des apparences, et se retrouve aussitôt à l'urgence du Pavillon Bédard, de l'Hôpital Louis-H. Lafontaine, où le Dr Migneau était de garde, le psychiatre qui me racontera cette histoire.

Ce même Dr Migneau, à qui je parlais de mes rencontres intempestives dans les catacombes de mon passé, m'a confié qu'il avait déjà eu un patient fantôme.

— Un homme m'a abordé dans un café de la rue Saint-Viateur. C'était à l'époque où je résidais non loin de là, dans Outremont. Le barista me reconnaissait sitôt que je passais la porte, je ramassais mon latté au comptoir et allais m'asseoir quelques minutes. Cet homme, monsieur J., s'est présenté et m'a expliqué qu'il faisait un rêve à répétition, que ses amis dans le café lui avaient dit que j'étais psychiatre et qu'il pouvait me parler. En fait, m'a-t-il dit aussitôt, pour les rêves je ne pouvais rien faire, car ce n'était pas des rêves, mais peut-être je pourrais l'aider à retrouver le sommeil. Il ne savait pas à qui se confier, il ne savait pas davantage comment l'expliquer, mais il se retrouvait transporté, nuit après nuit, dans les premiers jours de janvier 1998, alors qu'il tentait d'alerter les autorités sur l'imminence de graves perturbations météorologiques qui allaient causer d'importants dégâts.

— Il a été traumatisé par les événements du verglas.

— C'est ce que j'avais cru dans un premier temps.

— Et...

— En fait, il n'était pas au Québec à ce moment-là.

D'abondantes précipitations étaient prévues, personne n'envisageait qu'elles se transformeraient en pluies verglaçantes. Monsieur J. se démène comme un Cassandre, il proclame qu'une crise est imminente, il tente d'alerter les autorités. Les événements lui donneront

raison, les précipitations ininterrompues vont provoquer d'énormes accumulations de verglas, des enrobages mortels de plusieurs centimètres d'épaisseur sur les routes, les maisons, les arbres... le poids de cette glace abattra des forêts entières, fera tomber 120 000 kilomètres de lignes électriques et de câbles téléphoniques, 130 pylônes de métal et 30 000 poteaux électriques. Monsieur J. ne parvient pas à s'expliquer ce qui le relie à une telle catastrophe, une obsession assez puissante pour que, nuit après nuit, il retourne près de vingt ans en arrière, dans ces premiers jours de 1998.

Monsieur J. se dit épuisé par le caractère éminemment animé et réaliste de ses rêves, si on persiste à les appeler ainsi. Tandis que la journée du lendemain se déroule dans le halo blafard d'une fatigue extrême. Ses croisades nocturnes dans les salles de nouvelles, auprès des journaux et des radios, lui paraissent beaucoup plus réelles, il peut donner des noms et décrire les lieux, tout cela existe davantage...

— Son système psychique ne peut accepter ce dédoublement de réalité, d'où son épuisement.

En effet, lorsque monsieur J. s'est présenté à l'hôtel de ville, disait-il, les fonctionnaires n'ont rien voulu entendre, ils sont restés figés comme des statues de sel : ils n'étaient pas pressés de déneiger les rues, car ils croyaient que ce redoux leur ferait économiser des milliers de dollars.

Monsieur J. me dit qu'il n'en peut plus, ses cauchemars récurrents lui retirent toute force pour affronter le jour qui revient. Il passe la journée avec le sentiment d'être nu et vulnérable, tel un papillon qui flotte sur une débâcle invisible.

— Ou encore, disait-il, j'ai l'impression d'être passé à travers un lac gelé. Je veux crier, mais aucun son ne sort de ma bouche, je tente d'agiter les bras, mais je n'y parviens pas, mes vêtements se collent à moi. J'aperçois des ouvertures dans le plafond de glace au-dessus, la glace est lumineuse et les issues sont des lacs d'obscurité. Contre toute attente, je suis prisonnier de la lumière, les issues sont des trous noirs, je le sais, mais je crains de m'engager.

Est-ce que vous entendez des voix ?

— Oui j'entends des voix, je ne distingue pas ce qu'elles disent, les voix sont déformées par une étrange réverbération, comme si elles me parvenaient depuis l'au-delà d'un ciel gelé.

— Ces voix vous inquiètent ?

— Non, m'a-t-il dit, mes voix, c'est la préfiguration de l'enfer, mais j'y tiens !

La carence de sommeil trouble sa conscience, il voit le verglas partout, tout est figé dans un vernis des apparences, tout s'appesantit dans un scintillement mortel. Les personnes parlent avec insouciance, vont et viennent librement, et pourtant elles sont prisonnières d'une vitre épaisse dans laquelle leur vie est scellée. Elles ménagent un semblant de normalité, dans le couple ou au travail, à force de petits mensonges et de compromis. C'est ainsi qu'elles parviennent à sauvegarder les apparences, à préserver la valeur de leur ego, à se protéger de toute atteinte au *statu quo*.

Car personne ne veut entendre monsieur J., les fonctionnaires et les journalistes restent indifférents à ses cris d'alarme.

— La planète serait en feu, ils resteraient de glace, comme s'ils étaient figés dans un verglas, mental celui-là. Ils sont prisonniers d'une transparence implacable et mortelle, écrasés sous le poids de la gangue vitreuse qui s'attache à leur personne.

En raison de son état d'exacerbation morale constant, qui résulte de l'urgence de ses nuits, monsieur J. était devenu d'une franchise brutale. Comme si la vérité, son arête tranchante comme du diamant, était précisément le seul moyen d'échapper à la bulle vitreuse qui nous enferme. Une vérité d'un genre particulier, ou plutôt une folie de vérité : par exemple, alors que plusieurs de ses amis avaient organisé une petite fête pour le départ de Jean-Ernest O., un des anciens du café, J. lui aurait dit avec le plus grand sérieux :

— Cela faisait un bout de temps déjà qu'on voulait te le dire, il est temps pour toi de t'en aller. De toute façon, nous n'avons plus rien à nous dire.

À ceux qui avaient été surpris par son attitude, il a expliqué que c'était la pure vérité, que les guerriers de Sparte ne partaient pas au combat sans avoir giflé leurs enfants, pour que ces derniers se souviennent du jour où leur père est parti à la guerre et, surtout, pour qu'ils souffrent moins advenant qu'il n'en revienne pas. Jean-Ernest O. ne regrettera pas ses amis du café, s'il croit que ce ne sont plus ses amis. J. dira en conclusion :

— La franchise est le prix fort de l'amitié.

J'avais des doutes quant à cette approche spartiate, le Dr Migneau avait ses réserves également, nous étions d'accord sur une chose : pour son patient J., la franchise était une espèce de brise-glace émotionnel, une façon d'aller au plus court dans un monde embrouillé, où la solution des problèmes est toujours différée par le refus de reconnaître l'existence de ces problèmes. Car nous n'avons cessé d'inventer de nouveaux détours, tant le souci du paraître est prédominant, tant le mensonge du *statu quo* est répandu.

J'ai demandé au Dr Migneau ce qu'il était advenu du malade affolé par le verglas.

— Celle qui éteignait les lumières de Montréal ?

— Non, celui qui retournait dans le passé, pour nous alerter d'une catastrophe.

La réponse du psychiatre m'a surpris, il m'avait admis dans l'intimité de ses confidences en me parlant de ses patients, il m'explique avec la même candeur qu'il lui arrivait de s'assoupir pendant ses consultations, très brièvement bien sûr. Or, voilà qu'il se réveille d'une de ces absences momentanées pour découvrir que son patient avait disparu. Il avait refermé la porte le plus discrètement, et n'avait jamais redonné de nouvelles.

— J'ai perdu la trace de mon patient, je notais moi-même ses rendez-vous dans mon agenda, je n'avais pas complété son dossier. Il semblait qu'on aurait toujours le temps de s'en occuper, il était dans l'urgence à chaque consultation. Il semblait tout droit sorti de son cauchemar, chaque fois qu'il se présentait à notre rendez-vous.

— Il a disparu, comme s'il n'avait jamais existé.

— Ou plutôt, il est retourné dans les couloirs du temps, comme il était venu.

Le Dr Migneau s'arrêta sur cette dernière remarque, pour se donner un temps de réflexion, c'était un esprit brillant et cette fois-ci je n'ai pas été surpris par la profondeur de son propos :

— Il faut une catastrophe majeure pour rompre le tissu de l'espace-temps. Le verglas a été une telle catastrophe, il a provoqué une fissure du temps si profonde qu'elle est encore ouverte aujourd'hui. Monsieur J. est passé par cette fissure, qui lui fait vivre le verglas et le temps présent simultanément.

Le psychiatre a tenté de retrouver son patient, il a passé son signalement auprès de ses collègues, il est retourné au café où il l'avait initialement rencontré. Il demande si on a vu monsieur J. récemment. Personne ne connaît ce monsieur J., on fait passer le mot, peine perdue. Cependant, trois semaines plus tard un habitué du samedi matin est venu lui demander :

— Vous cherchez Pierre J. ? Il est mort il y a presque vingt ans.

Le psychiatre décrit son patient, la ressemblance semble établie.

— Je l'ai connu, un bénévole qui avait trouvé refuge au café pendant le verglas, il y a de nombreuses années. Nous avions une génératrice, nous faisons de la soupe pour tout le monde, beaucoup de gens venaient se réchauffer ici, J. n'avait de cesse de venir en aide aux gens du quartier. Tout le monde l'appréciait pour sa bonne humeur, compte tenu des circonstances, pour son courage et son dévouement.

— Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— C'est malheureux, il est mort asphyxié par l'oxyde de carbone, il avait utilisé un réchaud de camping dans son appartement, non loin d'ici sur Saint-Urbain.

— Je suis désolé...

— Cela fait longtemps. Je peux demander pourquoi vous le demandez. C'était votre ami ?

— *Long time no see.*

FIN

Mes remerciements au Dr Pierre Migneault et au Dr Emmanuel Stip, (cf. Emmanuel Stip et coll., *Récits de cire*, MNH, 1999, p. 12.); à Lucie Bélanger et Rod Serling qui ont inspiré quelques éléments de cette histoire.

